

Oppressé, tu reprennds ton souffle

et, quittant enfin la salle de la fouille à la frontière, tu te diriges vers la place où s'alignent les voitures. Tu n'y crois pas encore, tu t'en es finalement tiré et tu te retrouves là, dehors. Qui sort de ces bâtiments se sent renaître.

Lorsqu'ils ont pris tes affaires pour la fouille, ils t'ont donné une feuille blanche couverte de signes que tu ne comprenais pas. Un tremblement t'a parcouru. « Bureau n°7 ! »

Le coin le plus éloigné de la pièce, de longs bancs qui font face à la porte, une foule composite de gens qui attendent. La porte s'ouvre, se referme. Un nom, puis un autre, un troisième, un dixième...

Un rocher s'abat de tout son poids sur ta poitrine, t'écrase et te broie. L'attente, comme une corde qui se resserre autour de ton cou. Tu examines ton document de voyage, les formulaires de la fouille. Surtout tenir bon, se maîtriser. Les réponses doivent être brèves, concises, définitives. Ils sont à l'affût du premier signe d'hésitation, ils guettent le moindre tressaillement.

Ton nom résonne. La porte s'ouvre, se referme. Une table derrière laquelle se tient un homme qui porte de larges lunettes noires. Devant lui un ordinateur ; à côté, un fusil. Il est de glace. Il examine tes papiers, consulte l'ordinateur :

« Qu'est-ce que tu fais à Abu Dhabi ? »

— Employé de banque. »

Un flot ininterrompu de questions, comme un sifflement qui te perce les oreilles :

« Combien de jours tu es resté en Egypte ? Combien y a-t-il de membres dans ta famille ? Tes frères et sœurs... »

— Directement de l'aéroport à la frontière, deux frères, deux sœurs, le plus grand a 13 ans, le plus petit 7. J'ai l'intention de me marier, je ne connais personne, je ne sais rien, je ne suis pas venu ici depuis trois ans... »

Ses regards méprisants te transpercent par-dessus le bord de ses lunettes, la glace se déverse dans sa voix et ses intonations :

« Tu as l'intention de retourner à Abu Dhabi ? »

La réponse s'enfuit, t'abandonne. Aucun son ne sort de ta bouche.

Tu n'arrives pas à croire que tu es là, dehors. Ce salaud te prépare quelque chose, sûr qu'il t'a tendu un piège ! Tu penses vraiment qu'il va le faire, qu'il va t'interdire de repartir ? Peut-être... Qu'est-ce que ça lui coûte ? Et qu'est-ce qui l'en empêche ? Ils disent que maintenant, pour obtenir un permis de sortie, c'est devenu un vrai calvaire. D'un bureau à un autre, d'une queue à une autre, d'un renvoi à un report. Jusqu'à ce que, si ça se trouve, tu rates la date du départ. Les vacances sont terminées, tu perds ton boulot, tu te retrouves sans rien. Et la ronde des permis qui n'en finit pas...

Trois ans ont passé depuis que tu as quitté le camp. A ce moment-là, à l'arraché, tu avais réussi à obtenir un permis de sortie. Un permis assorti d'une potence, et la corde qui se balançait au-dessus de ta tête : « Si tu sors, tu dois rester à l'étranger trois ans et ne pas tenter de revenir pendant tout ce temps, sinon... », « Mais si je ne trouve pas de travail ? Si ça ne marche pas ? » Tout ce que tu as dans la poche, c'est le visa d'entrée que ta sœur a réussi à obtenir pour toi. Une fois là-bas, avec l'aide de Dieu...

Une année, une année entière, j'ai dû rester chez ma sœur. Un siècle entier qui s'est écoulé à petites gouttes. Les murs, les rues te giflent au passage, les regards te malmènent comme une épiluchure vidée de toute force, de tout pouvoir. Chaque jour, on te répète que demain, grâce à Dieu, tout va s'arranger. Pas une

seule entreprise dont tu n'aies franchi le seuil, pas un bureau de placement à la porte duquel tu n'aies pas frappé, pas une annonce derrière laquelle tu n'aies pas couru, sans arriver à la rattraper...

Diplôme de commerce... de Gaza... document de voyage suspendu... Les ordinateurs ne sont pas compatibles avec ton groupe sanguin. Pas de travail, pas de poste disponible. Une année entière, une éternité de souffrance où, à chaque seconde, tu es sur le point de décider que tu vas laisser tomber cette histoire de permis... rentrer au pays... et advienne que pourra !

A l'arraché, ils t'ont trouvé un poste de dactylo. Une machine à écrire. Une machine muette. Ses touches muettes te ressemblent... Trois ans depuis que tu as quitté le camp. Les temps sont durs, ils ne prolongent plus les permis maintenant. Et si tu dépasses d'un jour, rien qu'un petit jour, le délai accordé, tu perds à jamais le droit de remettre les pieds sur le sol de ta patrie. Pour eux, tous les prétextes sont bons. Tous les moyens, toutes les justifications... Ils travestissent la réalité, falsifient les faits, les effacent. Ils sont capables de fabriquer des explications de toutes les tailles, de toutes les formes, de toutes les couleurs. Ils sont passés maîtres dans l'art de la tromperie et de l'artifice...

Le Falasha, ils le méprisent parce qu'ils le jugent primitif et ils mettent en doute son judaïsme, mais il devient le maître ici dès qu'il arrive, d'où qu'il arrive. Mordechai qui vient du bout du monde, de par-delà les mers, lui, il a le droit de faire la pluie et le beau temps sur ta terre, sur ta mer, sur ta respiration même... Et toi, si tu dépasses d'un jour, d'un seul, le délai fixé par le permis, alors tu n'as plus le droit de revenir. Tu es recraché de toute la surface de la terre. (...)

Ton père t'écrivait dans sa dernière lettre : « Les temps sont durs, ils ne renouvellent plus les permis maintenant. Tu déposes la demande pour prolonger la validité de ton permis, mais ils ne te donnent pas de réponse... Ils font traîner, tergiversent, te font tourner en bourrique : « Reviens demain, après-demain, la semaine prochaine, celle d'après, après les vacances... » Ils te maintiennent suspendu par les cheveux entre ciel et terre, te font rouler entre leurs pieds comme une balle de caoutchouc. Ils dégustent le temps à petites doses, sans se presser, jusqu'à ce que

finalement la réponse t'éclate à la figure : « Prolongation refusée ». Le délai de trois ans initialement accordé est expiré depuis quelques jours, il ne lui est pas permis de revenir. A toi de venir, Mordechai, du fin fond de l'univers, avec la baraka ! Viens confisquer un autre bout de terre, de mer, de chair...

« Gaza... Khan Younis... Rafah... »

La voix des chauffeurs de taxis collectifs :

« Où tu veux aller mon gars ? »

— Je suis presque arrivé, c'est juste à Chabboura.

— Chabboura est bouclée. Tu n'as pas entendu les nouvelles ?

— Ils ont dit qu'ils ont fait sauter trois maisons la nuit dernière. Dieu est notre seul recours contre eux, il faut lui faire confiance...

— Emmène-moi à la place centrale, j'ai de la famille au camp de Yebna. Une fois là-bas, je me débrouillerai. »

Un homme se dirige vers toi. Ses traits te sont vaguement familiers. Il tend ses bras vers toi, te serre contre lui avec tristesse :

« Saleh Abou Naji ? »

Tout à coup, son nom te revient : Abou Ibrahim, l'ancien voisin.

« Comment va la famille, Abou Ibrahim ? »

Il semble soudain se noyer dans le silence, un silence tendu à craquer. Ses traits se décomposent et il bafouille quelque chose, des paroles confuses, embrouillées :

« Tiens bon Saleh... sois courageux... j'ai entendu dire qu'ils ont fait sauter votre maison la nuit dernière... »

Mille points d'interrogation explosent dans ta tête, les mots s'écrasent contre ta langue...

« Mais tes parents vont bien. Des gens se sont occupés d'eux, ils leur ont trouvé quelque chose. »

Les questions comme des aiguilles, un flot d'aiguilles qui se déversent dans tes veines et tes cellules... Comment, quand, où ?

« Il n'y a pas longtemps, ils ont pris ton frère Khaled. Ils disent qu'il a lancé un cocktail Molotov sur une patrouille. »

Khaled... un Molotov... Son visage enfantin, frais... Khaled, l'herbe verte et la rosée généreuse, son beau visage, ses doigts

fragiles qui explosent en flammes et en incendies... Tu te laisses tomber à l'intérieur de la voiture qui roule vers chez toi et tu t'abîmes dans des pensées qui te submergent comme dans un gouffre sans fond. L'image de Khaled, avec son visage fin et ses doigts enflammés, envahit tout l'espace de ton esprit.

Ainsi, il l'a fait, lui, il n'a pas attendu. Il n'a pas tenu compte de la logique du permis et de l'interdit, de la prolongation et du refus de prolongation, de la brèche, de l'opacité, des touches muettes, de la corde qui se balance... Il a refusé d'être une balle entre leurs pieds. Peut-être a-t-il découvert assez tôt les vraies dimensions de l'affaire. Le bon choix. L'attachement à la terre...

A l'intérieur de toi, les images se poursuivent jusqu'à l'essoufflement : le document de voyage suspendu... indésirable... les sables du désert, la viande en morceaux, et le cadre noir déchiré... la barrière des trois ans... la potence... le marchandage... prolongation refusée... retour interdit... vider la terre de ses habitants...

Khaled a compris très tôt les dessous de l'histoire, il s'en est imprégné jusqu'à plus soif. Il s'est échappé des calculs de la tromperie et de la justification, il a saisi les racines du mal entre ses doigts enflammés et il ne s'occupe plus de savoir ce que racontent les écrans d'ordinateur.

« Sûr qu'ils vont te convoquer ou t'envoyer chercher... » Il tient le permis dans sa main et l'agite sous ton nez. Ses regards méprisants sont comme une lame tranchante qui attend ton cou et ses intonations sont enrobées d'un calme feint : « Si tu nous rends un petit service, on te revaudra ça. Echange de bons procédés, intérêts partagés... Tout ce qu'on te demande, c'est d'ouvrir un peu les yeux, de tendre un peu l'oreille. Et tu repars, tu retrouves ton boulot quand tu veux... »

Mais cette fois-ci, tu ne vas pas rester cloué, incapable de répondre. Tu ne vas pas laisser les mots s'enfuir. Tu vas te tourner vers lui et ta réponse va s'abattre comme un fouet :

« Faites ce que vous voulez. Félicitations pour le permis, vous pouvez le garder ! Moi je n'en ai pas besoin, je n'ai plus besoin de voyager. Faites comme bon vous semble... »

La colère va le submerger, emportant avec elle tout son calme factice. Déjà, les intonations doucereuses se sont évaporées

de sa voix, et la folie s'empare de lui quand tu lui dis :

« Je n'ai pas besoin de ce travail, je n'en veux pas. Dieu me le rendra au centuple. Je ne vais pas laisser cette terre, je ne vais plus la quitter, quoi qu'il arrive... »

L'arrêt des taxis collectifs... le marché de Rafah... Tu poses ta valise sur le sol.

La fumée qui s'étire vers le ciel... L'air est saturé d'une odeur de brûlé. Des groupes de jeunes remplissent la place, les slogans commencent à monter. Un garçon de l'âge de Khaled fait rouler un pneu. Un garçon que tu as déjà vu cent fois alors que tu te prélassais devant ton écran de télévision...

L'interdiction de voyager, qu'est-ce que tu en as à faire, toi ? Mais eux, c'est sûr, ça va leur rester en travers de la gorge.

Le pneu est planté au milieu de la chaussée. Tu contemples les doigts du garçon qui grattent les allumettes, l'une après l'autre. Les allumettes ne lui répondent pas, ne lui obéissent pas. Elles doivent être mouillées. Tu t'approches de lui, tu ramasses quelques feuilles et un bout de carton que tu jettes sur le pneu. Une pression suffit à allumer la flamme de ton briquet. Tu mets le feu aux feuilles, au carton. Le pneu s'enflamme, et avec lui s'enflamme la corde qui se balançait... Des tourbillons de flammes et de fumée s'élancent vers le ciel. Cris, slogans... Tu empoignes ta valise pour te diriger vers la maison de tes cousins, à côté du marché. Tu vas leur demander ce qui se passe, tu voudrais te rassurer sur le sort de tes parents... Khaled... la maison détruite... Tu poses la main sur l'épaule du garçon et tu lui caresses les cheveux avec une grande tendresse. Une joie chaude étincelle dans son regard. Tu lui tends le briquet en disant :

« Je te demande de l'accepter, en souvenir. Tu en as plus besoin que moi ! Il va te servir, c'est sûr... »

Avant de t'enfoncer dans la ruelle, tu te retournes et tu l'aperçois au loin qui s'élance comme un jeune cheval que rien ne peut arrêter, en faisant rouler un pneu pour barrer l'entrée de la rue...

Gaza, 1990